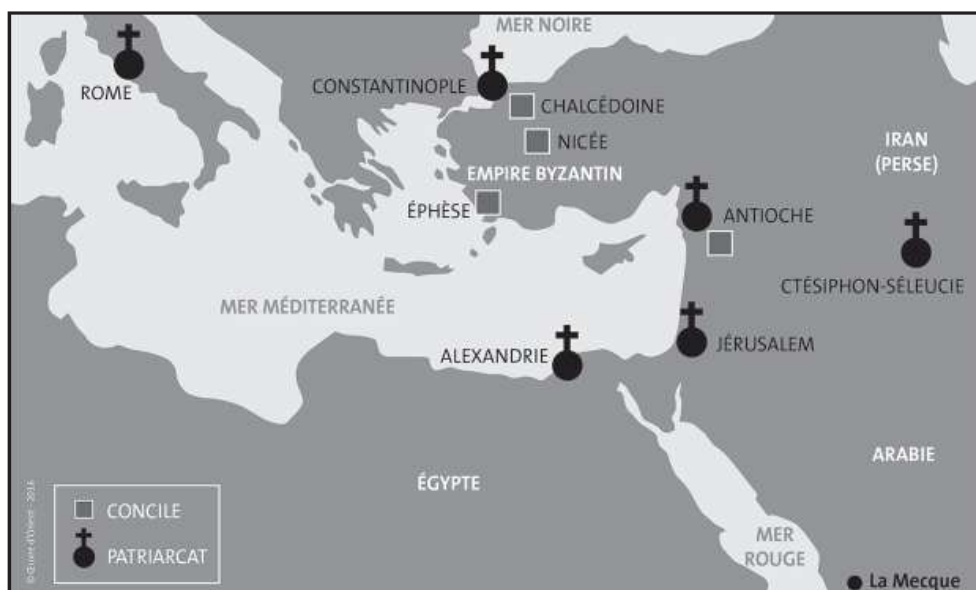


III INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES CHRÉTIENS DU PROCHE-ORIENT ARABE

(1^{ère} partie)

Cet article s'inspire du cours sur les « chrétiens d'Orient » dispensé par le Professeur Antoine Fleyfel au Collège des Bernardins, en partenariat avec l'Œuvre d'Orient. Son contenu s'appuie sur un grand nombre de sources dont les principales sont indiquées à la fin de chaque partie pour proposer au lecteur d'aller plus loin (ndlr).



Introduction

La rédaction d'une histoire des chrétiens du Proche-Orient arabe, souvent appelés « chrétiens d'Orient », est une entreprise encyclopédique, en raison du caractère très pluriel et complexe de cette histoire. Cette série d'articles n'en est qu'une brève introduction, ayant comme ambition de fournir des indications succinctes, permettant au lecteur d'avoir une idée générale de la chose, et de pouvoir aller plus loin s'il le souhaite.

La première difficulté qui pose problème relève de l'expression même de « chrétiens d'Orient ». Imprécise et polysémique, elle désigne sous la plume de nombre d'auteurs des réalités géographiques très diverses et contradictoires. Sans vouloir donner une réponse définitive ou exclusive à la question, et tout en m'appuyant sur la manière dont l'actualité les désigne, je me contente d'utiliser l'expression « chrétiens d'Orient » pour désigner les chrétiens qui vivent dans les pays du Proche-Orient arabe (dits aussi « chrétiens arabes »), c'est-à-dire au

Liban, en Syrie, en Irak, en Palestine, en Israël, en Jordanie et en Égypte¹. Ainsi, cette brève introduction concernera les Églises des communautés chrétiennes vivant dans ces États. Je préfère désigner les chrétiens vivant dans les autres régions dites « orientales » ou de l'est par « chrétiens orientaux », et je suis conscient que l'expression « chrétiens d'Orient » peut s'appliquer aux chrétiens de Turquie et de l'Iran (malheureusement dans des proportions démographiques tellement infimes qu'ils n'ont presque plus aucune influence dans leurs sociétés).

La seconde difficulté relève de la méthode : quelle lecture faire de cette histoire ? Plutôt que d'opter pour des lectures comprenant la question à partir de différentes ecclésiologies, orientales ou occidentales, catholiques ou orthodoxes, je fais le choix du prisme de l'œcuménisme. Celui-ci regroupe les Églises en familles dogmatiques, ce qui facilite les choses pour le dialogue et permet de voir plus clair sur le plan de l'histoire, de la communion, des branches et des schismes. Aujourd'hui, il est possible de parler de cinq familles ecclésiales au Proche-Orient arabe (ne seront évoquées que les Églises existant dans cette aire géographique) :

- 1 – **La famille des Églises des deux conciles** (considérées classiquement comme « nestoriennes » par leurs contempteurs). Elle est désignée comme telle car elle concerne les Églises qui n'ont accepté que les deux premiers conciles œcuméniques (Nicée en 325 qui proclama le Fils comme consubstantiel au Père, c'est-à-dire de même nature divine, et Constantinople I en 381 qui en dit de même sur l'Esprit-Saint mais en utilisant une terminologie différente) et rejeté le troisième (Éphèse en 431 qui proclama la Vierge Marie « Mère de Dieu », « Théotokos »). On y trouve l'Église apostolique assyrienne de l'Orient et l'Ancienne Église de l'Orient.
- 2 – **La famille des Églises orientales orthodoxes** (qu'il ne faut pas confondre avec la famille des Églises orthodoxes), dite aussi Églises des trois conciles (considérées classiquement comme « monophysites » par leurs contempteurs). Elle est désignée comme telle car elle concerne les Églises qui n'ont accepté que les trois premiers conciles (Nicée, Constantinople I et Éphèse) et rejeté le quatrième (Chalcédoine en 451 qui enseigna que Jésus-Christ possède deux natures entières, une humaine et une divine, sans confusion ni séparation). On y trouve les Églises copte orthodoxe, syriaque orthodoxe et arménienne apostolique (dite aussi arménienne orthodoxe).

¹ Cf. Antoine FLEYFEL, *Géopolitique des chrétiens d'Orient*, L'Harmattan, Paris, 2013, p. 15-22.

- 3 – **La famille des Églises orthodoxes**, dite aussi Églises des sept conciles. Elle concerne les Églises qui ont accepté les sept premiers conciles œcuméniques (Nicée, Constantinople I, Éphèse, Chalcédoine, Constantinople II en 553, Constantinople III en 680-681 et Nicée II en 787), mais qui ne sont pas en communion avec l'évêque de Rome, le pape. On y trouve les Églises orthodoxe d'Antioche, orthodoxe de Jérusalem et orthodoxe d'Alexandrie.
- 4 – **La famille des Églises orientales catholiques**. Elle désigne en général les Églises orientales qui ont rejoint la communion catholique (c'est-à-dire « qui se sont unies au pape » selon l'expression courante) et qui sont issues d'Églises appartenant à l'une des trois familles susmentionnées. L'Église maronite fait exception dans cette famille, puisqu'elle n'est pas issue d'une Église orthodoxe. On y trouve les Églises maronite, grecque melkite catholique, syriaque catholique, arménienne catholique, chaldéenne, copte catholique ainsi que le patriarcat latin de Jérusalem.
- 5 – **La famille des Églises protestantes**. Presque toutes les Églises et tendances issues de la réforme sont présentes au Proche-Orient arabe, qu'elles soient luthériennes, réformées, évangéliques, pentecôtistes, baptistes, adventistes, anglicanes ou autres. Néanmoins, malgré la grande diversité des communautés, les protestants représentent 1 % de la démographie des chrétiens du Proche-Orient arabe. Je cite à titre purement indicatif les Églises évangélique copte, évangélique luthérienne de Jordanie et de Terre Sainte, épiscopale de Jérusalem et du Moyen-Orient, le Synode évangélique national de la Syrie et du Liban et l'Union des Églises évangéliques arméniennes du Proche-Orient.

Cette répartition des communautés en familles ecclésiales servira de plan à cet article qui développera le contenu de chaque famille en évoquant, d'une manière succincte, l'histoire des Églises qui en font partie.

I – Famille des Églises des deux conciles

Cette famille est donc celle des Églises qui ont rejeté le concile d'Éphèse (431). Elle est née de la controverse entre les deux écoles théologiques : celle d'Alexandrie, représentée par le patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille (+444), et celle d'Antioche, représentée par Nestorius (+451), patriarche de Constantinople déposé par le concile d'Éphèse. Nestorius refusait à la Vierge Marie le titre de Théotokos (Mère de Dieu), auquel tenait Cyrille, et préférait celui de Christotokos (Mère du Christ). Il ne faut absolument pas voir dans cela une problématique mariologique,



*Saints Cyrille
et Athanase
d'Alexandrie*

car il s'agissait d'un débat christologique. Pour Cyrille, dire la Vierge Marie « Mère de Dieu » (le Fils) était une insistance sur l'unité humaine et divine de la personne du Christ, alors que pour Nestorius, ce titre semait la confusion, le Père et l'Esprit-Saint étant aussi « Dieu ». Par conséquent, les adversaires de Nestorius virent dans sa théologie une conception christologique supposant l'existence de deux Christs, ce qui n'était pourtant pas l'intention de l'ancien patriarche de Constantinople, dont les écrits théologiques contenaient des maladroites pouvant être interprétées dans ce sens. Les études théologiques réhabilitèrent Nestorius au XX^e siècle et conclurent que les deux titres attribués à la Vierge signifient la même chose mais à partir de perspectives différentes. Néanmoins, entre temps, celle que l'on dénommait l'Église de l'Orient ou l'Église de Perse, et que ses adversaires disaient nestorienne, se sépara de la communion avec l'Église universelle et le demeure toujours (même si actuellement, le dialogue œcuménique est l'occasion de beaucoup de rapprochements).

a - L'Église apostolique assyrienne de l'Orient

Cette Église, dont le nom officiel est Sainte Église apostolique catholique assyrienne de l'Orient, est dite communément Église assyrienne. Elle est l'héritière directe de l'Église de l'Orient, branche orientale du christianisme syriaque². À la différence de la liturgie syriaque occidentale (celle des Églises maronite, syriaque orthodoxe et syriaque catholique) qui emprunte des éléments à la tradition byzantine ou à la tradition latine, sa liturgie syriaque orientale a conservé une pureté originelle qui remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Son développement dans les frontières de l'Empire perse contribua à cela et en fit un christianisme original qui évolua à l'est, en dehors de l'Empire romain et de ses influences diverses romano-hellénistiques, se forgeant une personnalité purement orientale. Si l'hellénisme triompha à Alexandrie puis à Jérusalem, tout en ayant de grandes influences à Antioche, l'Église de l'Orient préserva délibérément son identité araméenne à l'écart de toute abstraction grecque (ainsi, saint Éphrem n'hésitait pas à

² Le christianisme syriaque est composé de deux grandes branches au Proche-Orient. La branche occidentale composée des Églises maronite, syriaque orthodoxe et syriaque catholique. La branche orientale composée de l'Église de l'Orient (dont les ramifications sont les deux Églises assyriennes et l'Église chaldéennes).

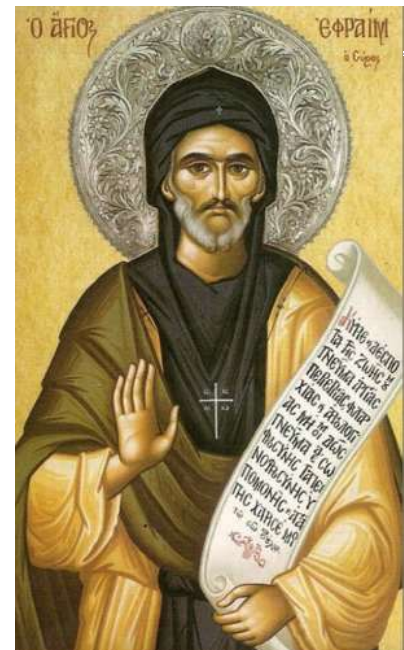
considérer que la conceptualité grecque nuisait à l'expression du mystère chrétien, développé, dans sa théologie, à partir de catégories purement syriaques et sémites). L'héritage de l'Église de l'Orient est multiple : il est babylonien, perse, arabe et juif. Quant au qualificatif « assyrien », il serait une déformation occidentale de « *sourayé* » (syriens).

Selon la tradition (constituée d'éléments légendaires), les origines de l'Église assyrienne remontent à l'Apôtre Thomas. Addaï son disciple eût été le premier évêque de l'Église fondée en 37 à Séleucie-Ctésiphon sur le Tigre. Ce que l'histoire nous apprend avec certitude est l'évangélisation, très tôt, de cette région, par des chrétiens antiochiens. Au III^e siècle, cette Église paraissait organisée et dépendant du patriarcat d'Antioche, tout en ayant son développement propre, surtout sur le plan de la liturgique et de l'expression théologique.

Au IV^e siècle, l'Église de l'Orient dut faire face à une période de persécutions. Pour cause, la méfiance de l'Empire perse, mazdéen, envers les chrétiens qui pourraient avoir des allégeances à Byzance. Pour faire face à ce problème, l'Église de l'Orient dut faire preuve de nationalisme (d'où son appellation « Église perse ») et réussit, par ce faire, à prouver sa fidélité et à éloigner d'elle la persécution. L'étiquette nestorienne qu'on lui attribuait lui permit de prouver davantage ses distances avec Byzance et l'ampleur du différent théologique qui les sépare.

L'Église de l'Orient avait une célèbre école théologique qui, selon les vicissitudes, changeait de lieu géographique. Elle est surtout connue comme étant l'école d'Édesse (dite aussi école des Perses) et l'école de Nisibe. Cette école de théologie adopta la pensée du grand théologien de l'école théologique d'Antioche, Théodore de Mopsueste (+428), vénéré par l'Église assyrienne et condamné par le concile de Constantinople II (553). Ses écrits furent réévalués, voire réhabilités par les études théologiques au XX^e siècle. La tradition théologique de l'Église de l'Orient, d'expression principalement poétique, connut de grandes figures comme Aphraate (+345), saint Ephrem (+373) et Narsaï (+502), dits tous les deux Harpe de l'Esprit-Saint, et Bar Sauma (+491).

Originellement rattachée au patriarcat d'Antioche, l'Église de l'Orient manifesta tôt des velléités indépendantistes, même avant la querelle nestorienne. Ainsi, un évêque s'était désigné



Saint Ephrem

catholicos sans remettre en cause l'autorité du patriarche d'Antioche. Néanmoins, le catholicos Dadisho I^{er} (+456) réunit un synode en 424 et proclama son Église autonome, séparation qui se scella par les querelles christologiques qui consommèrent la rupture. Les autorités perses sassanides, quant à elles, virent d'un très bon œil cette séparation et appuyèrent les « nestoriens » tout en persécutant les « melkites » (terme qui désignait naguère les partisans de Byzance). Néanmoins, cet appui eut de fâcheuses conséquences puisque l'Église, manifestant alors un grand intérêt pour la chose politique, s'intéressa largement moins aux questions théologiques et spirituelles, ce qui résulta en un grand appauvrissement.

L'arrivée de l'islam au VII^e siècle eut par contre une incidence de taille sur l'Église d'Orient. Beaucoup de ses fidèles furent séduits par cette jeune religion perçue alors par beaucoup comme une nouvelle Église, ou juste comme une autre hérésie chrétienne. Si sous le règne des Omeyyades (661-750) le pouvoir musulman s'intéressait plus aux chrétiens syriaques et melkites, vivant autour de lui à Damas et s'arabisant, qu'aux chrétiens de l'Église perse aux allégeances politiques douteuses, il en fut autrement avec les Abbassides (750-1258). Les « nestoriens » surent se rendre utiles à l'Empire qui établit sa capitale à Bagdad, à travers les philosophes, les traducteurs, les médecins, etc. Néanmoins, la théologie continuait son déclin et le syriaque était progressivement abandonné au profit de l'arabe.

En outre, avec l'islam, l'Église de l'Orient se trouva dans l'obligation de mettre de côté toute activité d'évangélisation au Moyen-Orient, car l'islam punit par la mort l'apostasie. Ainsi, les assyriens concentrèrent leur activité missionnaire d'une manière intense, à partir du VII^e siècle, vers l'Asie mineure (Chine, Turkestan, Tibet, Mongolie, Birmanie, Thaïlande). L'apogée de cette évangélisation fut atteinte au IX^e siècle. Même s'il est difficile d'obtenir des chiffres précis, nombre de sources évoquent une démographie de l'Église d'Orient allant de 60 à 80 millions de croyants, ainsi que 250 diocèses (nous sommes bien loin des quelques centaines de milliers de croyants que compte actuellement l'Église assyrienne). Ce n'est que la décision de la Chine de se fermer aux religions étrangères qui freina considérablement cet élan.

Si lors de l'invasion mongole et la prise de Bagdad en 1258, les assyriens se trouvèrent dans une position favorable (grâce à l'épouse du vainqueur, Houlagou, qui était assyrienne), leur situation se détériora par la suite au sein de l'Empire mongol, lésé du fait que les latins ne s'alliassent pas à lui. Sous Tamerlan (+1407), les chrétientés d'Asie centrale disparurent à la fin

du XIV^e siècle. Sous les Ottomans, les choses n'étaient guère meilleures : les assyriens ne purent profiter convenablement du célèbre régime des millets ; ils étaient dépendants des gouverneurs locaux. Ainsi, décidèrent-ils de vivre reclus dans les montagnes inaccessibles, notamment dans la région de l'Hakkiari, où ils s'organisèrent d'une manière féodale et théocratique. Leur patriarche détenait tous les pouvoirs et put, au bout d'un moment, représenter sa communauté auprès de la Porte.

Fait très surprenant au sein du christianisme oriental, le patriarcat assyrien devint, à partir de la seconde moitié du XV^e siècle, héréditaire, d'oncle à neveu, un népotisme. Cela fut l'une des causes de la naissance d'un courant souhaitant rejoindre la communion catholique, ce qui se concrétisa en 1553, date de la naissance de l'Église chaldéenne, branche catholique de l'Église d'Orient, et première des Églises dites « uniates ».

Les XIX^e et XX^e siècles ne furent pas cléments pour les assyriens qui subirent nombre de massacres, mais surtout un génocide. Au moment même où les Ottomans commettaient le génocide arménien durant la Première Guerre mondiale, ils en perpétrèrent un autre, moins connu malheureusement, à l'encontre des chrétiens assyriens, chaldéens et syriaques. Des centaines de milliers d'entre eux perdirent la vie lors de cette barbarie dénommée *Sayfo* qui veut dire « épée » en syriaque. La suite n'était pas de meilleur augure puisque le désir indépendantiste des assyriens, cherchant à obtenir un État national (promis par les Anglais dans les années 1910 en contrepartie de leur participation aux combats auprès des Alliés) fut très mal accueilli par le royaume d'Irak (1932-1958). Celui-ci y répliqua violemment par des massacres, et le catholicos fut déchu de sa nationalité et déporté, à Chypre en un premier temps, puis aux États-Unis d'Amérique. C'est la raison pour laquelle le siège patriarcal de cette Église s'y établit jusqu'en 2015, date à laquelle il fut déplacé en Irak, à Erbil, à l'occasion de l'élection d'un nouveau catholicos. Les dures circonstances des deux derniers siècles eurent raison des assyriens qui quittèrent dans leur grande majorité l'Irak (ils étaient quelques dizaines de milliers avant 2003) et se dispersèrent dans le monde.

En 1968, un schisme eut lieu au sein de l'Église apostolique assyrienne de l'Orient, donnant naissance à l'Ancienne Église de l'Orient.

En 1975, l'Église assyrienne renonça à toute référence théologique au nestorianisme. Beaucoup de documents œcuméniques soulignent son rapprochement avec l'Église catholique, dont la signature en 1994 au Vatican d'une

« Déclaration christologique commune » par Jean-Paul II et Mar Dinkha IV.

Aujourd'hui, le catholicos patriarche Gewargis III, élu en 2015, est à la tête de cette Église qui est au service de 250 000 à 400 000 croyants à travers le monde.

b – L'Ancienne Église de l'Orient

Cette Église naquit suite au schisme ayant eu lieu en 1968 au sein de l'Église apostolique assyrienne de l'Orient. Deux causes directes sont évoquées : l'adoption du calendrier grégorien par l'Église assyrienne en 1964, et le mode héréditaire de désignation de son patriarche. En outre, il est fort probable qu'une raison, encore plus sérieuse, fût la cause de ce schisme : le pouvoir baathiste irakien ne voulait pas d'une Église assyrienne ayant son siège patriarcal aux États-Unis. En encourageant ce schisme, il contribua à la création d'une autre Église assyrienne, dont le siège patriarcal est en Irak, donc sous son contrôle.

L'Ancienne Église de l'Orient ressemble sur tous les points, théologiques, liturgiques, culturels, traditionnels et ecclésiaux à l'Église assyrienne. Dès 1984, les patriarches des deux Églises envisagèrent leur réunion, d'autant plus que la question du népotisme patriarcal n'est plus d'actualité aujourd'hui et que celle du calendrier est devenue très secondaire. Davantage, les deux Églises reconnaissent mutuellement toutes leurs ordinations. Cependant, des raisons d'ordre politiques et tribales font barrage.

Actuellement, le catholicos patriarche Addai II, consacré en 1972, est à la tête de cette Église qui est au service de plus de 70 000 croyants à travers le monde.

(À suivre)

Antoine FLEYFEL

Antoine Fleyfel est Professeur à l'Université catholique de Lille, Responsable des relations académiques de l'Œuvre d'Orient Docteur en philosophie (Paris I) et théologie (Strasbourg)

Pour aller plus loin :

Raymond le Coz, *Histoire de l'Église d'Orient, chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Cerf, Paris, 1995.

Antoine FLEYFEL, *Géopolitique des chrétiens d'Orient*, L'Harmattan, Paris, 2013.

Herman TEULE, *Les Assyro-Chaldéens, Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Brepols, coll. Fils d'Abraham, 2008.

Jean-Pierre VALOGNES, *Vie et mort des chrétiens d'Orient : des origines à nos jours*, Fayard, Paris, 1994.

Joseph YACOB, *Qui s'en souviendra ? 1915 : le génocide assyro-chaldéen-syriaque*, Cerf, Paris, 2014.